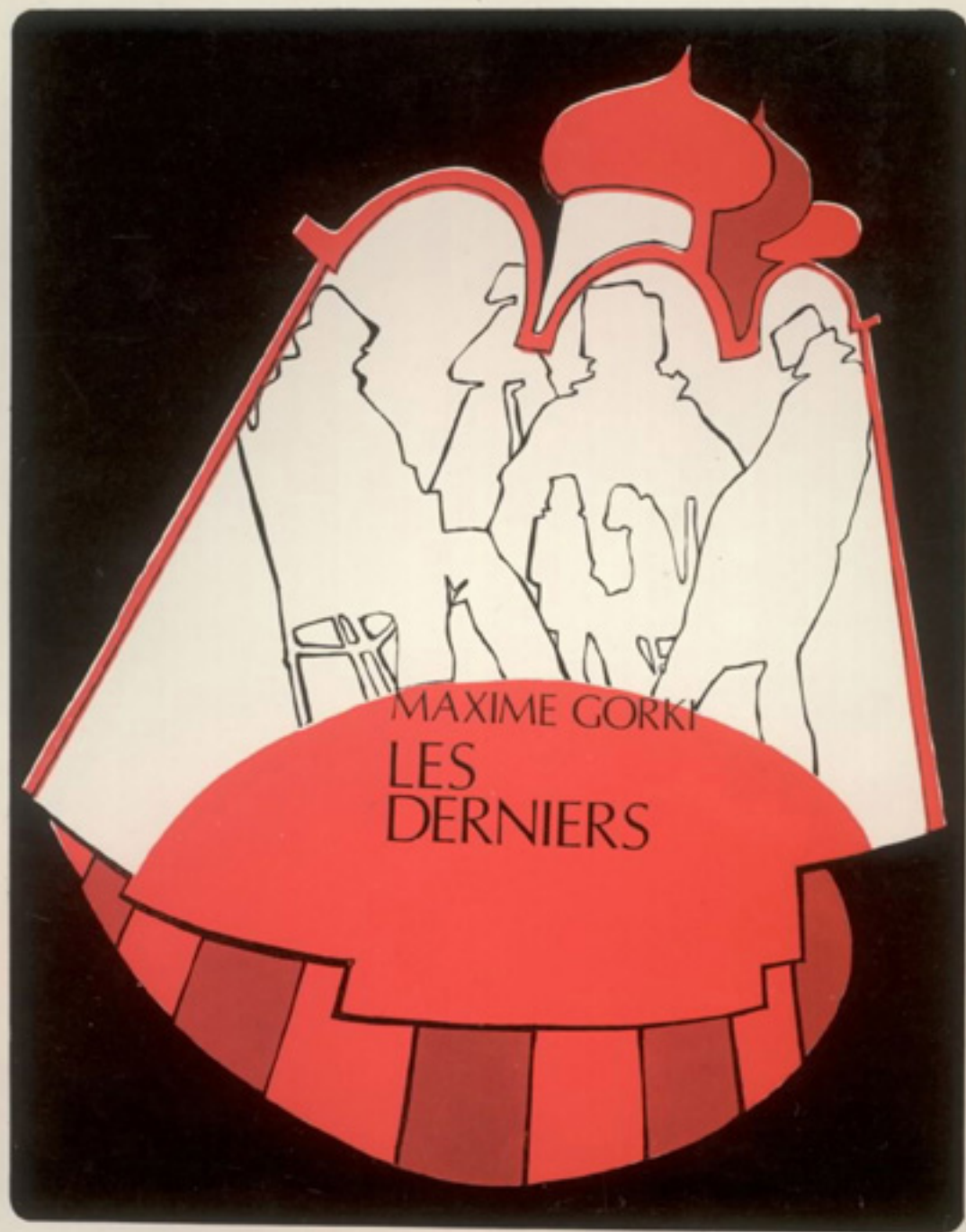


TNS



MAXIME GORKI
LES
DERNIERS

PAR LE
THEATRE NATIONAL DE STRASBOURG



LE THEATRE
NATIONAL
DE
STRASBOURG
présente



LES DERNIERS



AUTEUR
PREMIÈRE PUBLICATION

MAXIME GORKI

1908 - Moscou sous le titre « Le Père ». Représentation de la pièce interdite par la censure tsariste.

CRÉATION

1918 au « Nouveau Théâtre de Pétersbourg ».





**REPRÉSENTATIONS
EN FRANCE**

Création de la deuxième version,
« Les Derniers », par le Centre
Dramatique de la Courneuve -
1^{er} avril 1965. Mise en scène :
André Steiger.

Comédie de Saint-Etienne - sai-
son 1966-1967. Mise en scène :
Jean Dasté.

**TEXTE FRANÇAIS
EDITION**

Georges Arout

Théâtre Complet III - L'Arche,
1963.



André Steiger

André Acquart

16 février 1970 à Strasbourg
(4.461^e représentation depuis la
création de la Comédie de l'Est).

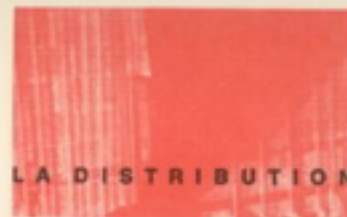


Version scénique et mise
en scène

Décor et costumes

Première de ce spectacle

Programme conçu et réalisé par Louis Cousseau et René Fugler.
Photos de répétition du spectacle : Michel Veilhan.



LA DISTRIBUTION



Le père
La mère

André THORENT
Marie MERGEY

Les enfants :

Alexandre
Nadejda
Lioubov
Piotr
Véra

Philippe MERCIER
Danièle MORSA
Renée MOHAMED
Jean-Claude GIRAUDON
Marguerite LEFÈVRE

L'oncle

Jean SCHMITT

Le mari de Nadejda :
Docteur Lestch

Claude PETITPIERRE



LE PERSONNEL

LES VISITEURS

La nourrice
La servante X

Alice REICHEN
Nicole PEYSSOU

L'inspecteur de police : Iakorev
La mère d'un inculpé :
Madame Sokolova

Bernard FREYD
Yvonne DECADE



Régisseur
Electricien
Electricien stagiaire
Chef machiniste
Machinistes

Jean-Michel JUNG
Bernard KLARER
Patrice BARRET
René HUGEL
Jean-Claude POIREL
Bernard WAEDELDE
André RIEMER
Marcel SCHMITT
Christiane SOCCOJA

Chauffeur machiniste
Convoyeur machiniste
Habileuse

Michel VEILHAN
André BACHER
André WIMMER
Gérard VIX
René HUGEL

Directeur technique
Construction des décors
André PHILIPPON
André RIEMER
Alphonse FRITSCH



Jean-Pierre SOCCOJA
Jean-Claude POIREL

Peinture des décors
et accessoires

Marcel SCHMITT
Raymond JACQUES

Rolf DIETZ
Bernard WAEDELDE
Jean-Louis DUHALDE

Réalisation des costumes
Raymond et Carmen BLEGER

Nicole GALERNE
Marie-Louise HECKER

LA REVOLUTION DE 1905



Un jeune écrivain trop remuant

Nous voici en l'année cruciale 1905. Ses premiers jours trouvent Pétersbourg en émoi. Les ouvriers, soutenus par le prêtre Gapone, ont décidé pour le 9 (22) janvier une « marche vers le Palais d'Hiver ». Ils veulent en appeler au tsar de leur abominable condition. Mais le gouvernement, mal informé ou feignant de l'être, prépare des représailles. Ce sera la célèbre fusillade, devant le Palais d'Hiver, d'hommes désarmés, sous la conduite d'un prêtre, qui entrera dans l'histoire sous le nom de « dimanche sanglant ».

Bouleversé, Gorki esquisse le soir même un projet d'Appel à tous les citoyens russes et à l'opinion publique des Etats européens et remet le brouillon aux membres de la délégation. Le lendemain, la police le trouve au cours des perquisitions, et se fait un jeu d'en identifier l'écrivain. Le 11 janvier, Gorki est incarcéré à la forteresse Pierre et Paul.

La police se met laborieusement à constituer des « preuves », mais alors entre en scène un opposant imprévu : la levée en masse de l'opinion publique. Cet adversaire se manifeste avec une spontanéité, une rapidité, une violence qui abasourdit le gouvernement tsariste. — d'autant plus que la presse européenne se joint à la presse russe. Le 20 février 1905, l'écrivain est élargi sous caution (10.000 roubles versés par ses éditeurs). Mais l'Okhrana constate bientôt que sa présence maintient les esprits en état de trouble, et il est transféré à

Riga. Là, il se met aussitôt à réunir des matériaux sur les événements du 9 janvier. Les sphères gouvernementales se rendent de plus en plus compte qu'il serait préférable d'étouffer l'affaire. Mais Gorki ne l'entend pas de cette oreille. Il tient à tout prix à être jugé : « Le tribunal sera pour moi, et la honte pour la famille Romanov et Cie. Si le jugement a lieu et que je sois condamné, j'aurai une excellente occasion d'expliquer à l'Europe pourquoi je m'élève contre « le régime en vigueur », régime de massacre d'habitants pacifiques et désarmés, y compris les enfants, pourquoi je suis révolutionnaire. »

Averti, le gouvernement se décida d'abord pour le huis-clos, puis fit traîner l'affaire, espérant l'éteindre sans bruit, et la couvrit enfin de l'amnistie, à l'occasion de l'avance politique d'Octobre 1905 et de l'octroi de la Constitution.

Pendant les brèves « journées de liberté », Gorki participa à la création du premier quotidien bolchévique légal : *La Vie nouvelle* (Novaja Giza) (rédacteur en chef : Lénine). C'est là que parurent ses fameuses *Notes sur l'esprit petit-bourgeois* qui soulevèrent contre lui les libéraux mais lui valurent l'attention redoublée de Lénine.

L'aube constitutionnelle s'éteignit rapidement. Au cours de ces mois fiévreux, Gorki participait ardemment à l'activité révolutionnaire, publiait, parlait en public, prenait part au soulèvement armé de Moscou. La police continuait à le surveiller, et pour le soustraire à une nouvelle arrestation, cette fois dans une atmosphère de réaction noire, ses amis décidèrent de l'envoyer aux Etats-Unis où il pourrait, grâce à sa célébrité et à ses dons de propagandiste, quêter en faveur de la caisse du parti.

Nina GOURFINKEL
Gorki par lui-même,
Éditions du Seuil



Le père : André THORENT



Notes sur l'esprit petit-bourgeois (1905)

Les formes les plus laides de l'attitude petite-bourgeoise à l'égard du peuple sévissent dans notre absurde pays. Il n'existe probablement pas d'autre nation où les classes au pouvoir parlent et écrivent autant et aussi régulièrement à propos du peuple, pas plus qu'il n'existe une littérature qui l'ait représenté sous une apparence si douceâtre, qui ait décrit ses souffrances avec une volupté si étrange, si suspecte.

Lorsqu'on torture un homme et qu'il se tait, ferme et viril, plein de mépris pour ses bourreaux, c'est beau, on admire, on respecte ce martyr, et sans contester, voilà un magnifique thème pour un poète... Mais lorsqu'on casse la gueule au moujik russe, lorsqu'on le fouette, lorsqu'on lui rompt les côtes, et que lui, qui très probablement n'a commis aucune faute, gémit : « Je ne le ferai plus ! » cela n'est pas beau, cela n'est pas très humain, cela devrait rendre odieuse et haïssable la force qui opprime le peuple, et susciter le désir lancinant, passionné de démolir la lugubre

et étouffante caserne où suffoque notre patrie.

Tristement attendrie, la littérature russe observe comment un pouvoir, dévoyé à force d'impunité, violente le peuple russe, comment il empoisonne soigneusement par la superstition cette éternelle source d'énergie dont, sans y avoir droit, mésuse n'importe qui, comment s'épuise le sol qui donne à tout le monde du pain et des fleurs. La littérature russe observe ce crime contre la vie de sa patrie et s'écrie avec un soupir plein de lyrisme :

Pays natal, pays de longue patience,

Pays du peuple russe !

Notre littérature est un hymne continu à la patience de l'homme russe, elle est toute pénétrée de quiète extase devant ce cher petit moujik-martyr et bée d'admiration devant son endurance inhumaine...

Toujours, on sent dans l'attitude de l'écrivain russe à l'égard de ses héros-moujiks, une espèce de satisfaction à les voir si nuls, si fous, si bons, si patients... Sciemment ou non, notre littérature nobiliaire a toujours persisté à peindre le peuple passivement indifférent aux conditions de son existence, rêvant de Dieu et de l'âme, aspirant seulement à la paix intérieure, plein de méfiance petite-bourgeoise pour tout ce qui est nouveau, caractère d'une répugnante benignité, prêt à pardonner tout et tout le monde, idéaliste au nez camus, capable de continuer à se soumettre indéfiniment à tous ceux qui en auront envie...

Tolstoï et Dostoïevski, deux génies parmi les plus grands,

ont bouleversé le monde entier par la puissance de leur œuvre. Ils ont attiré sur la Russie l'attention étonnée de l'Europe. En égaux, ils se sont rangés parmi les illustres dont les noms sont Shakespeare, Dante, Cervantes, Rousseau, Goethe. Mais ils ont rendu un mauvais service à leur obscur et malheureux pays.

A l'époque où justement triomphait la réaction, où les meilleurs succombaient, Dostoïevski, au lieu d'animer la patrie de l'esprit de résistance, crie à la société russe, dans son discours à l'inauguration du monument de Pouchkine : « Endure ! »

Tolstoï, lui, dit : « — Perfectionne-toi ! » et il ajoute : « Ne résiste pas au mal par la violence ! »

Il y a, dans ce prêche à la résignation et à la non-résistance au mal, quelque chose d'oppressant, de laid, de honteux, quelque chose qui frise un méchant persiflage. Ainsi, deux génies universels vivaient dans un pays où l'oppression avait atteint un niveau de cynisme sadique. L'arbitraire d'un pouvoir, ivre d'impunité, avait transformé le pays entier en une lugubre prison où ses domestiques, depuis le gouverneur jusqu'au gendarme, pillaient et torturaient avec insolence des millions d'hommes, en les bafouant comme le chat bafoue la souris qu'il a attrapée.

J'entends le cri des idolâtres : « Comment ? Tolstoï ? Dostoïevski ? »

Je ne fais pas la critique des œuvres de ces grands artistes, je me borne à révéler en eux les petits-bourgeois. Il n'existe pas d'ennemis plus acharnés de la vie, car ils veulent réconcilier

le bourreau et la victime, tout en justifiant leur amitié avec les bourreaux et leur impassibilité devant les souffrances du monde...

C'est de la besogne criminelle.

Maxime GORKI



« DEVINETTE POPULAIRE :
— QU'EST-CE QUI N'EST
POINT DU MIEL, MAIS
QUI S'ATTACHE À TOUT ?
— LE LANGAGE. »

« Le thème principal des littératures russe et occidentale du XIX^e siècle demeure l'individu dans ses conflits avec la société, l'Etat, la nature.

Mais, en général, une personnalité révoltée, critiquant les mœurs de sa société, ne reconnaît que mal et fort rarement sa propre responsabilité des honteuses pratiques de la société. Et, plus rarement encore, le motif essentiel des critiques de l'ordre existant participe d'une profonde et juste compréhension des causes socio-économiques ; plus souvent cette critique naissait d'un sentiment désespéré de se voir vivre dans la cage étroite du capitalisme, ou bien du désir de venger l'humiliation d'une vie ratée... Je le répète : le sujet essentiel et principal de la littérature d'avant la Révolution était le drame de l'homme à qui l'existence semble par trop exi-



gué, qui se sent inutile à la société, qui y cherche en vain une place commode ; il en souffre et périt, ou bien, compose avec la société qui lui est hostile, ou bien encore se laisse aller jusqu'à l'alcoolisme, jusqu'au suicide.»



LA REVOLUTION DE 1905

L'Université en effervescence

Le 12 septembre 1905, les étudiants s'assemblèrent pour discuter de la tactique à adopter. Sur proposition du groupe social-démocrate, fut créé un conseil de coalition « chargé de coordonner l'action des organisations dirigeant la lutte révolutionnaire des étudiants ». Le conseil, à représentation paritaire, comprenait deux membres pour les bolcheviks, deux pour les mencheviks, deux pour les socialistes-révolutionnaires. On créa simultanément un Comité Central Universitaire « pour la réglementation de la vie des étudiants dans l'enceinte de

l'université ». Ce Comité devait être composé de vingt-six délégués, élus au scrutin secret à raison d'un par faculté. L'assemblée générale des étudiants constituait, par rapport à ces deux organismes, l'instance suprême.

La révolution montait, irrésistible, surtout à Saint-Petersbourg et à Moscou. La grève des typographes de Moscou, commencée le 19 septembre, avait rebondi en quelques jours dans nombre d'autres entreprises industrielles de la capitale. Selon les paroles de Lénine : « le prolétariat avait su utiliser la tribune que lui offrait la jeunesse révolutionnaire des universités ». Des ouvriers en grève venaient prendre

part aux réunions d'étudiants. Ils en accentuaient ainsi le caractère révolutionnaire. L'une des plus marquantes par le nombre fut la réunion du 21 septembre à laquelle participèrent beaucoup d'ouvriers, d'élèves des hautes écoles, d'étudiantes.

« Le meeting qui s'est déroulé le 21 septembre, déclarait le recteur dans un rapport du conseil des professeurs, constitue un événement extraordinaire. Au cours de cette soirée, une foule de six à dix mille personnes a passé dans les bâtiments universitaires. L'enthousiasme était extraordinaire, c'était une atmosphère de fête. Les étudiants qui y assistèrent déclarèrent par la suite qu'ils ne pourraient de longtemps oublier l'impression qu'ils en reçurent. »

Ces assemblées politiques d'étudiants auxquelles participaient activement les ouvriers effrayèrent le corps professoral libéral. Pour faire obstacle à cette union des mouvements étudiant et ouvrier, les professeurs décidèrent le 22 septembre de fermer l'Université de Moscou.

La clôture de l'Université souleva une indignation violente parmi les étudiants. Leur assemblée, réunie le 22 septembre, en exigea la réouverture immédiate. Le conseil des professeurs faisait preuve d'une confusion extrême. Au bout de quelques séances, il convint de demander au gouvernement tsariste de tolérer « comme légales, les réunions publiques libres, et de garantir l'inviolabilité de la personne, de façon à satisfaire aux besoins essentiels du pays », et mettre ainsi « l'enseignement supérieur à l'abri de l'afflux de personnes poursuivant la satisfaction de ce besoin ». Le 28 septembre, S. N. Troubetskoï, recteur de l'Université, partit pour Saint-Petersbourg porter cette résolution à la connaissance du gouvernement du tsar. Le lendemain, après une



La mère : Marie MERGEY



Nadejda : Danièle MORSA



Véra : Marguerite LEFÈVRE



« scène » dans les locaux du ministère de l'instruction publique, Troubetskoï mourut subitement.

L'Université de Moscou s'ouvrit au début d'octobre. Pendant les grèves d'octobre qui s'étendirent à toute la Russie, elle devint un véritable foyer révolutionnaire. Meetings et réunions publiques s'y succédaient jour et nuit ; c'est là que se tenaient les réunions syndicales : cheminots, boulangers, typographes, employés des P.T.T., etc. C'est là que s'étaient installées les centrales dirigeantes du parti et des organisations syndicales.

Le 12 octobre le Comité de Moscou du P.O.S.D.R. (Parti ouvrier social-démocrate de Russie) organisa à l'Université un



meeting des ouvriers en grève. L'un des participants à la révolution de 1905 écrit :

« Je vois encore le cortège énorme et discipliné des ouvriers emplissant toute la rue Mokhovoï devant l'Université : c'étaient les ouvriers de la manufacture Prokhovorski (usine Trekhgorny d'aujourd'hui) arrivant au meeting. Ils envahirent tous les amphithéâtres mais ne purent néanmoins entrer tous dans l'enceinte de l'Université et une foule énorme resta dehors ; c'est là que s'ouvrit le meeting, les orateurs parlaient du perron. »

Le 14 octobre, c'est un nouveau meeting politique de masse à l'Université. Tous les amphi-



L'oncle : Jean SCHMITT



Lioubov : Renée MOHAMED

théâtres et les bâtiments anciens et nouveaux de l'Université sur la rue Mokhovoï (y compris les cours intérieures) étaient emplies à craquer d'une foule venue entendre les paroles de liberté. On évaluait l'auditoire à dix mille personnes.

Le conseil des professeurs, soucieux d'empêcher la tenue des meetings, ferma pour la seconde fois l'Université le 15 octobre. En dépit de cette fermeture, la matinée du 15 octobre vit s'amasser dans la cour de l'Université ouvriers et étudiants venus pour une réunion publique. Les autorités tsaristes essayèrent de lancer un pogrom contre l'Université révolutionnaire, envoyant contre elle

L'Université en effervescence (suite)

des bandes de Cent-Noirs ivres. Les étudiants et les ouvriers qui se trouvaient à l'intérieur se mirent en état de défense, barricadèrent toutes les entrées. La direction des opérations fut confiée à un organisme spécial — le Comité Central de défense de l'Université — dirigé par un membre du Comité de Moscou du P.O.S.D.R.

Dans la soirée du 15 octobre, les troupes cernèrent l'Université. Le siège commença. Vingt-quatre heures s'écoulèrent. Les autorités tsaristes ne pouvaient se décider à passer à l'action. Profitant de cette irrésolution, le Comité Central de défense obtint leur consentement à une sortie collective des ouvriers et des étudiants du bâtiment assiégé. Le 16 octobre au soir, les assiégés quittèrent en bon ordre l'Université, emportant avec eux toutes les armes qu'ils possédaient. Les forces tsaristes n'osèrent pas exécuter leur plan de destruction de l'Université.

Dans la soirée du 20 octobre, le groupe de combat des étudiants occupa les bâtiments neufs de l'Université, les transformant derechef en quartier-général de la révolution. Le corps universitaire résolut d'avoir recours aux mesures extrêmes pour chasser de l'Université la jeunesse révolutionnaire. Sur décision du conseil

universitaire, le recteur pria, le 22 octobre, les autorités tsaristes « de condescendre à prendre les mesures requises pour faire défendre par des détachements de fantassins les biens meubles et immeubles de l'Université impériale de Moscou ». Les étudiants n'étaient pas encore en mesure d'affronter un conflit armé avec les forces régulières. Le Comité Central Universitaire, le groupe de combat et l'organisation universitaires de la Croix-Rouge abandonnèrent l'Université dans la nuit du 29 octobre. Les soldats du tsar occupèrent la place.

Novembre et décembre s'écoulèrent dans le silence : l'Université était fermée jusqu'au 15 janvier 1906 par le conseil des professeurs et son entrée était gardée par la police et par l'armée.

L'insurrection de décembre vit les étudiants révolutionnaires de l'Université de Moscou participer à l'action par leurs groupes de combat ou comme éclaireurs, formations sanitaires ou agents de liaison. C'étaient des étudiants de l'Université qui, aux jours du soulèvement armé de décembre, assuraient la protection du logement de A.M. Gorki.

V. I. BOVYKINE et
O. I. LATYCHEVA
(extrait de « Recherches
soviétiques » N° 5)



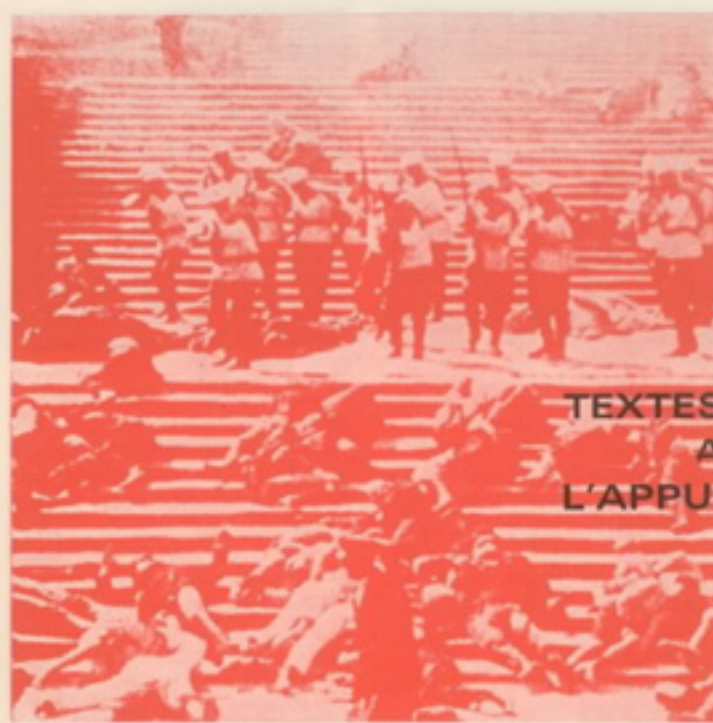
Dr Lestch : Claude PETITPIERRE



Alexandre : Philippe MERCIER



Iakorev : Bernard FREYD



« Il existe des sujets qu'on appelle « éternels » : la mort, l'amour, et d'autres, créés par une société fondée sur l'individualisme ; ces sujets sont la jalousie, la vengeance, l'avarice, etc. Mais, dès les temps les plus anciens, il a été dit : « Tout change... Rien de nouveau sous le soleil » ni sous la lune. Au-dessus de notre monde se lève le soleil de la révolution. Sous son éclairage nous constatons que la source des sujets « éternels » était et reste toujours le sentiment de solitude tragique éprouvé par l'individu, et de son impuissance dans une société basée sur une lutte féroce des classes, lutte générale pour le pain, pour le pouvoir... On sait que la particularité la plus caractéristique de la société bourgeoise est le fait qu'une écrasante majorité de ses membres est forcée d'user toute son énergie pour conquérir des conditions d'existence primitives et misérables. Les gens se sont habitués à cette maudite et humiliante « particularité » de leur existence ; quoiqu'elle oblige autoritairement chacun à se « concentrer en lui-même » et à ne penser qu'à soi, rares sont ceux qui comprennent toute la hideur de cet ordre social.

Dans les conditions créées par la société socialiste — société sans classes, — les sujets littéraires « éternels » disparaissent en partie totalement, ou se modifient. Notre époque offre des sujets infiniment plus importants et plus tragiques que la mort d'une unité humaine, quelque considérable que fût sa valeur sociale. Les individualistes ne s'en consolent pas, mais l'individualisme est condamné à mort par l'histoire. »

LA REVOLUTION DE 1905

Le 10 décembre

Lettre de Gorki à Piatnitski, directeur-administrateur des Editions Znanie (Savoir) sur les combats armés des ouvriers révolutionnaires contre la police et les troupes tsaristes, dans les rues de Moscou, le 10 décembre 1905.

Cher ami, je vous écris en hâte ces quelques mots : je viens de rentrer à l'instant. On se bat aux bords Sandounovski, à la gare Nicolaevski, au marché Smolenski, dans la rue Koudrinskaïa. Le beau combat ! le canon tonne, ça a commencé hier à 2 heures, duré toute la nuit et aujourd'hui, ça gronde sans interruption. L'artillerie de la garde montée est en action ; il n'y a pas de cosaques dans les rues, c'est l'infanterie qui monte la garde, mais on ne sait trop pourquoi, elle ne se bat pas encore et il y en a fort peu. Ici, il y en a tout un corps, mais dans les rues, il n'y a que des dragons. Ils sont trois régiments, mais des froussards. Il faut voir comme ils détalent devant les groupes armés. Ils sont maintenant dans la rue Pliouchchikha. Ils se sont fait battre sur la place Strastnaïa, dans la rue Pliouchchikha, au Rempart de terre. Les Caucasiens, treize hommes en tout, viennent de mettre en fuite une quarantaine de dragons, dans la Okhotni Riad : leur officier a été tué ainsi que quatre soldats, sept ont été grièvement blessés. Quelque part, on emploie des bombes. Avec quel succès ! Dans les rues, on désarme partout les gendarmes, la police. On vient de désarmer un détachement de vingt hommes, après



André STEIGER

les avoir refoulés dans un cul-de-sac. Les ouvriers sont extraordinaires ! Jugez vous-même : dans la rue Sadovo-Karetnaïa, ils ont élevé dans la nuit huit barricades, de superbes barrages de fils barbelés ; l'artillerie a lancé des shrapnells. Ils ont construit dans la nuit des barricades dans les rues Bronnaïa, Neglinnaïa, Sadovaïa, dans le boulevard Smolenski, dans le quartier géorgien, au total, vingt barricades. Apparemment, la troupe fait défaut, l'artillerie se précipite d'un endroit à l'autre. Les mitrailleuses aussi manquent, ou alors ce sont les servants ; en général, le comportement des assaillis est incompréhensible. Quoiqu'ils tuent, et sans pitié ! on parle de rébellions dans les troupes ; certaines patrouilles ont déposé les armes, c'est un fait. L'artillerie a démoli le lycée Fidler : la façade a été entièrement détruite par onze coups de canon. En général, il y aura beaucoup de maisons endommagées ces jours-ci ; on mitraille à tort et à travers ; les édifices sont très atteints, mais les gens assez peu. De façon générale, malgré les canons, les mitrailleuses et autres engins, il n'y a pas encore



André ACQUART

beaucoup de tués et de blessés. Hier, trois cents environ, aujourd'hui probablement quatre fois plus. Mais les troupes aussi subissent des pertes, fort lourdes à certains endroits. Au lycée Fidler, il y a eu sept civils tués et onze blessés, vingt-cinq soldats et trois officiers : on avait lancé deux bombes. Le régiment Samoguiski s'est battu. Ce sont les dragons qui prennent le plus. Le peuple a un moral magnifique ! Vraiment, je ne m'attendais pas à une chose pareille ! Les gens sont entreprenants, sérieux dans l'action lorsqu'ils se bagarrent avec la cavalerie et construisent les barricades ; ils sont gais et plaisantent quand ils n'ont rien à faire. Quel excellent moral !

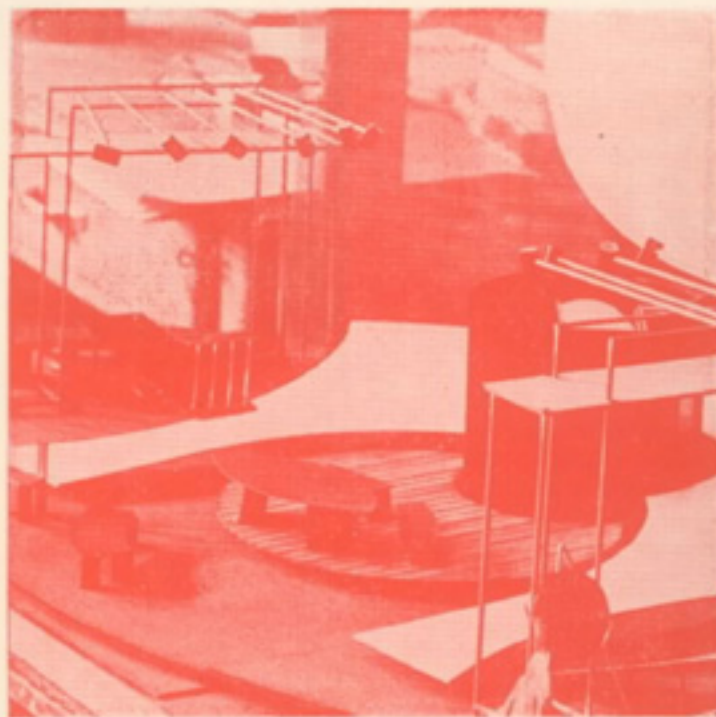
Je viens de recevoir des nouvelles : à la gare Nikolaïev, la place est jonchée de cadavres, cinq canons, deux mitrailleuses fonctionnent ; mais les groupes ouvriers trouvent quand même le moyen de porter des coups aux troupes. D'après toutes les nouvelles, les groupes de combat subissent peu de pertes ; ce sont surtout les badauds, les curieux, et il y en a des dizaines de milliers, qui sont le plus tou-

chés. Chacun s'est comme habitué d'emblée aux coups de feu, aux blessures, aux cadavres. A peine commence-t-on à tirer que des foules de gens arrivent de partout, insouciantes et joyeux. Tous ceux qui n'ont pas la flemme lancent sur les dragons tout ce qui leur tombe sous la main. Les dragons ont cessé de frapper au sabre, c'est trop dangereux ; on leur tire dessus avec d'excellents résul-

tats. Ils mettent pied à terre et tirent des coups de fusil. Et voilà ! On se bat partout à Moscou ! Les vitres vibrent aux fenêtres. Je ne sais pas ce qui se passe dans les quartiers, dans les fabriques, mais on entend partout des coups de feu. Il semble que les autorités aient le dessus, mais pas pour longtemps, et quelle bonne leçon elles donnent au peuple ! Ça

leur coûtera cher. Sous nos fenêtres, on a transporté aujourd'hui trois officiers blessés, un tué. Les soldats diront-ils leur mot ? Voilà la question ! Cher ami, je vous embrasse affectueusement.

Maroussia va bien, elle vous salue, elle est très occupée. En général ici, nous sommes au comble de l'agitation.



JE REPONDS A LA QUESTION COMMENT J'AI APPRIIS A ECRIRE...

Extrait du discours
de Maxime Gorki
à la séance plénière
du Soviet de Bakou
(été 1928).

Si j'étais critique et que je doive écrire sur Maxime Gorki, je dirais que la force qui a fait de lui ce qu'il est, tel qu'il est là devant vous, l'écrivain que vous appréciez si exagérément, que vous aimez, eh bien, je dirais que cette force vient de ce que, le premier dans les lettres russes et peut-être le premier en général, il a compris, directement, par lui-même, la valeur énorme du travail, du travail qui organise tout ce qui en ce monde est beau, grand, précieux.

On a dit ici que la nature m'a accordé certains dons. Je ne le crois pas. Je suis né tel que n'importe lequel d'entre vous. Oui, je le pense. Et je pense aussi que la nature dont nous admirons la beauté, que nous décrivons par la parole, par la couleur, par la musique ou dans notre culture, cette nature-là est absente de mes rêves... Je l'aime comme vous, camarades, mais une autre nature m'est plus proche, celle que — laissez-moi l'exprimer par un mot aujourd'hui honni — celle que je

respecte et vénère saintement. C'est la nature sortie des mains de l'homme, la seconde nature que nous autres créons sur terre, en nous opposant à la première.

Il se trouve, camarades, que cela, je l'ai appris très tôt, je ne sais comment, et sans l'aide des livres. Jusqu'à l'âge de vingt-trois, vingt-quatre ou vingt-cinq ans, j'ai partagé la vie de labeur de tous les travailleurs de mon époque, de ma génération. J'ai eu à supporter ce que vous avez supporté vous-mêmes, j'ai eu à combattre les mêmes parasites, la même faim, le même froid... Je l'ai compris avant de connaître la doctrine de Marx. En général, l'homme comprend ces choses avant d'aborder Marx et autres livres semblables. Il les comprend intuitivement. C'est ce qui m'est arrivé.

Camarades, ce que fait l'homme est plus important que ce que fait la nature... La nature se borne à nous donner la vie, à nous de faire le reste... C'est nous qui sommes les créateurs de la seconde nature.

Donc, camarades, il est sans importance que, pour certaines raisons, Alexeï Pechkov soit devenu Maxime Gorki. Ce qui importe, camarades, c'est la volonté de l'homme tendue vers un but.

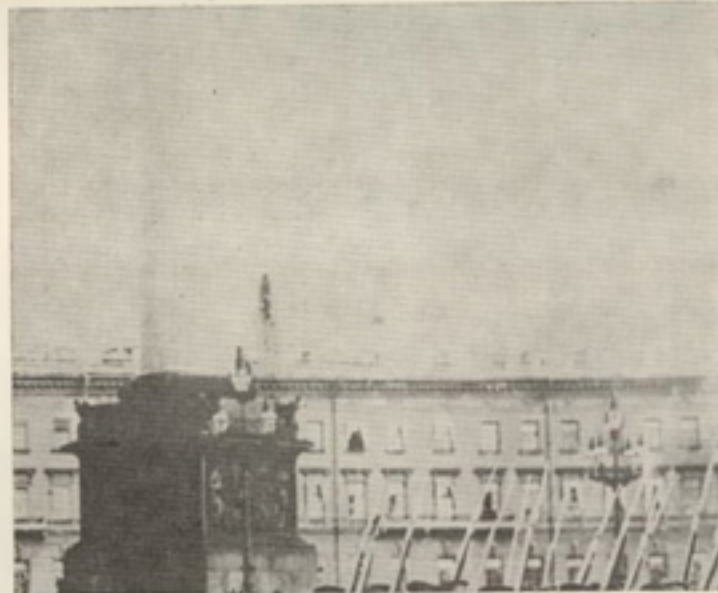
Ce qui importe, c'est d'être l'homme qu'on veut être, et d'accomplir librement ce que veut cet homme.



Mme Sokolova : Yvonne DECADE



Piotr : Jean-Claude GIRAUDON



TEXTES A L'APPUI

« Pendant vingt ans au moins, j'ai observé ces drames féroces de l'hostilité entre « pères » et « enfants ». Ce n'était pas l'hostilité « idéologique » qu'a si joliment racontée Tourguenev, c'était l'hostilité quotidienne et zoologique du père propriétaire à l'égard de son propre fils. Dès que l'intérêt pour les problèmes de la vie s'éveillait chez un jeune homme de ce temps, dès qu'il manifestait la tendance naturelle à critiquer cette vie pénible et sombre, les pères se mettaient sur leur garde et entouraient « l'individu qui avait une pensée critique » d'une atmosphère hostile. On le soupçonnait de « trahir le passé » ; ensuite, on lui « inculquait la vérité » avec les poings, le bâton, les rênes, les verges. A la fin de cet « enseignement » le jeune homme était le plus souvent ramené à « l'état primitif », c'est-à-dire que les pères en avaient fait un bourgeois « semblable à eux ».

« Le conservatisme des patrons eut vite fait de me révéler aussi son idéologie ; elle se manifeste sous une forme rigoureusement définie et foncièrement monarchique : Dieu le père, le père le Tsar, le père le pope et le père qui vous a engendré ; de Dieu à l'auteur de vos jours est tendue une chaîne d'airain de règles indiscutables, établies « pour toujours ».

« — Tu me dis toutes ces bêtises à cause de ta misère. Réfléchis donc : qui est le plus riche ? Dieu, compris ? Alors il en ressort que plus je suis riche,



plus je suis près de Dieu. Un homme riche est un grand homme, il a sa loi, et ce n'est pas à toi, va-nu-pieds, de nier cette loi. Tu as mangé tes pommes rôties, tu as bu un petit verre, eh bien ! va-t'en. Je ne te permets pas de troubler les gens. Sans cela, tu sais qui habite rue de Géorgie ?

Rue de Géorgie, il y avait la gendarmerie. »

« Le fils du boucher Kourépine, un lycéen, demande :

— Papa, pourquoi a-t-on tué le tsar ?

— Il a déplu à quelqu'un.

Mais Kourépine se reprend aussitôt et dit d'une voix à la fois sévère et tendre :

— Redemande-le dans dix ans, mais maintenant oublie ça. Nous avons un tsar. »

« La pensée bourgeoise, l'esprit bourgeois ont façonné toutes les qualités positives et négatives des individus en conformité avec l'intérêt de l'auto-défense des bourgeois, avec la nécessité pour eux de renforcer leur pouvoir sur les masses travailleuses. Les qualités estimées « positives » par la bourgeoisie sont peu nombreuses ; ce sont : la douceur, la patience, la docilité, la bonté et la simplicité d'âme, la religion, la soumission aux lois, la chasteté, l'humilité, l'amour du prochain », le mot « prochain » signifiant toutefois : maître. Un Chinois ou un Nègre est aussi le « prochain » s'il est capitaliste, mais si c'est un travailleur, ce n'est plus le « prochain » ; ce n'est même plus un homme et, s'il ne veut pas être l'esclave obéissant, patient et humble du capitalisme européen, alors il est justiciable de l'extermination. »

Maxime GORKI



La nourrice : Alice REICHEN



La servante X : Nicole PEYSSOU



Comment
j'ai
appris à
écrire

Je récoltais mes impressions directement dans la vie et dans les livres. La première catégorie d'impressions peut être comparée à de la matière brute ; la seconde, à des produits semi-finis, ou bien, pour parler plus brutale-

ment, dans le premier cas j'avais sous les yeux du bétail, tandis que dans le second c'était la peau des bêtes, déjà parfaitement travaillée et préparée. Je dois énormément à la littérature étrangère, surtout aux lettres françaises.

Pour moi, je n'ai d'autre idée que l'homme. L'homme et l'homme seul est, à mon avis, le créateur de toutes choses et de toutes idées, c'est lui qui accomplit des miracles et, dans l'avenir, il sera maître de toutes les forces de la nature. Ce qu'il y a de plus beau dans notre monde a été créé par le travail et la main intelligente de l'homme ; l'histoire de l'art, des sciences, de la technique nous apprend que toutes nos pensées, toutes nos idées émanent du processus du travail. La pensée est postérieure au fait. Je « m'incline » devant l'homme, parce que je ne sens et ne vois rien sur la terre hors des réalisations de sa raison, de son imagination, de son esprit inventif. Dieu a été une invention de l'homme, tout comme la photographie, avec la différence que cette dernière fixe les traits de ce qui existe réellement, alors que Dieu est une photo de l'idée que l'homme se fait d'un être qui veut — et peut — être omniscient, omnipuissant et parfaitement juste.

Et s'il faut absolument parler de « sacré », disons qu'il n'y a de sacré que le mécontente-

ment que l'homme éprouve envers lui-même, et son aspiration à devenir meilleur ; sacré est sa haine des vieilleries d'une existence dont il est lui-même responsable ; sacré est son désir d'anéantir sur terre l'envie, l'avidité, les crimes, les maladies, les guerres et toute inimitié entre les hommes ; sacré est son travail.

Maxime GORKI



Sans me ménager, je fourrais le nez partout.

C'est ainsi que j'appris bien des choses que, pour moi-même, il eût mieux valu ignorer, mais qu'il est indispensable de faire connaître aux autres, car il s'agit de leur propre vie, de la lutte dramatique, sale et pénible, entre l'animal et l'homme qui aspire à vaincre, en lui et autour de lui, les éléments aveugles.

S'il existe au monde quelque chose de grand, de sacré, c'est bien l'homme en voie de croissance continue et qui n'est pas moins précieux lorsqu'il me répugne.

Maxime GORKI

THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG

Directeur Général: HUBERT GIGNOUX

ADMINISTRATION

Directeur Administratif: Raymond WIRTH • Secrétaire Général: Louis COUSSEAU • Secrétaire Général Adjoint: René FUGLER • Administrateur Adjoint: Jean DUCHESNE • Administrateur des tournées: Jean AUJAY • Chef du Secrétariat: Caroline SINGER • Secrétariat: Patricia GUHL - Paulette HECKER - Françoise MERCERIS - Josiane SPRAUER - Germain DUCERF • Service des Abonnements: Monique PRIVAT - Marie-Noëlle BARRET • Comptabilité: Christiane BACQUET - Romain BONI - Albert BOTELLA - Geneviève UYTTERHAEGUE - Nicole WENDLING • Standardiste: Violette MAILLET.

COMÉDIENS

Troupe: Claudine BERTIER - Denise BONAL - Jacques BORN - Paul BRU - Bernard FREYD - Hubert GIGNOUX - Geo LACHAT - Pierre LEFEVRE - Philippe MERCIER - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - Jean SCHMITT.

En représentation: Pierre BOLO - Yvonne DECADE - Jean-Claude GIRAUDON - Marguerite LEFEVRE - Marie MERGEY - René MOHAMED - Danièle MORSA - Nicole PEYSSOU - Alice REICHEN - André THORENT.

METTEURS EN SCÈNE

Hubert GIGNOUX - Pierre-E. HEYMANN - Pierre LEFEVRE - André POMARAT - André STEIGER.

DÉCORATEURS DES SPECTACLES

André ACQUART - Roland DEVILLE - Yannis KOKKOS - Serge MARZOLFF.

DÉCORATION TNS ET GRAPHISME

Décorateur permanent: Roland DEVILLE - Graphiste: Jean PERCET.

MUSICIENS

André ROOS (Directeur de la Musique).

SERVICE TECHNIQUE

Directeur Technique: Michel VEILHAN - Assistant Technique: René CAVANDOLI - Secrétariat Technique: Michèle WEILL • Régisseur Général: Paul BRÉCHEISEN - Régisseurs: Jean-Michel JUNG - Jean JACQUEMOND • Régisseur du Son: Raymond BURGER • Couture: Nicole GALERNE (Chef d'atelier) - Tailleur: Raymond BLEGER - Atelier: Carmen BLEGER - Marie-Louise HECKER • Peinture: Rolf DIETZ (Chef d'atelier) - Bernard WAELDE (Machiniste peintre) • Electricité: Edgar ERNST (Chef électricien) - Bernard KLARER - Roland HEINTZELMANN - Jean-Claude FUX • Tapiserie: André WIMMER (Chef de plateau T.N.S.) - Marcel SCHMITT • Serrurerie: Jean-Claude POIREL - André RIEMER (Chauffeur) - André BACHER • Menuiserie: André PHILIPPON (Chef d'atelier) - Alphonse FRITSCH - René HUGEL (2^e chef machiniste tournées) - Raymond JACQUES - Jean-Pierre SOCCOJA - Gérard VIX (1^{er} chef machiniste tournées) • Laboratoire Photo: Sabine STROSSER.

BUREAU D'ÉTUDES

Animateur: André STEIGER.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART DRAMATIQUE DU TNS

Directeur: Pierre LEFEVRE.

Régisseur: Eber PORTIELLO.

COURS DE JEU

Interprétation: Denise BONAL - Pierre-Etienne HEYMANN - Hubert GIGNOUX - Gaston JUNG - Pierre LEFEVRE - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - André STEIGER • Voix et chant: André ROOS • Diction: Dina LEVY • Danse et éducation corporelle: Yolande MARZOLFF • Escrime: Maître BOUZY • Judo: Fernand Simon • Mimes: René QUELLET et Claude DEDIEU • Recherches d'expression: Claude PETITPIERRE • Radio (avec autorisation spéciale de l'O.R.T.F.): Jacques TARRON.

COURS TECHNIQUE

Mise en scène: Pierre LEFEVRE • Décoration: Serge CREUZ - Roland DEVILLE • Peinture et modelage: Marcel SCHWARZ • Histoire du théâtre: Gaston JUNG - Jacques BORN • Régie: Paul BRÉCHEISEN - Eber PORTIELLO.

1980 STRASBOURG

24^e
SAISON
129^e
SPECTACLE

1, rue du Gén.-Gouraud
7, place de la République
Téléphone
36.63.60 et 35.44.52
Strasbourg

TNS

A large, solid red oval is centered on the page. It contains the text for the Theatre National de Strasbourg.

TNS

THEATRE NATIONAL DE STRASBOURG

DIRECTEUR GENERAL HUBERT GIGNOUX